

LE SYMBOLE DU COQ

Les symboles sont le langage des ancêtres, et le coq, qui du haut des clochers regarde défiler les siècles, nous apporte quelque chose de leur âme. Partout où nous le rencontrons, cet antique témoin de l'histoire humaine a droit d'éveiller notre intérêt, car il s'est fait une patrie de la nôtre. Debout sur la hampe de nos drapeaux, il semble garder la terre de France, son image se profile sur l'écusson officiel et son empreinte sur nos monnaies. Il est devenu un emblème religieux et national, que clercs et laïcs revendiquent tour à tour dans une commune erreur ; car il n'appartient d'une façon complète ni aux uns ni aux autres. Son origine est double, et deux causes différentes ont donné naissance à un symbole unique.

Déjà au XIII^e siècle Guillaume Durand, évêque de Mende, s'était refusé à voir dans le coq liturgique un emblème gaulois ; mais on ne renverse pas aisément des préjugés séculaires. L'érudition du prélat fut traitée de folie et, au XIX^e siècle encore, Monseigneur Crosnier, pour avoir repris la même thèse, ne fut guère mieux traité par les archéologues.

Cependant la division s'impose, et nous tenterons, malgré l'incertitude inévitable en un pareil sujet, d'étudier d'abord le coq religieux, ensuite le coq si improprement qualifié de Gaulois.

Le Coq symbole religieux.

Si nous sommes tentés de jeter un regard sur l'Égypte et l'Asie, ces berceaux de toutes les religions, nous observerons aussitôt que ni l'Égypte, ni la Chaldée, ni l'Assyrie,

ni aucun pays sémitique ne nous parlent du coq. La mythologie indoue garde le même silence, car les chants de l'Avesta le mentionnent simplement comme l'introducteur de l'aurore. Enfin c'est à peine si nous voyons poindre son image chez les Perses qui en ont fait un assez rare usage. En effet, les sectateurs de Zoroastre adorent le feu en tant qu'élément, parce qu'il leur paraît être la plus haute manifestation de Dieu ; et le soleil, pour vénérable que soit sa flamme, n'est pas l'objet primordial de leur culte. Cette nuance est même assez délicatement exprimée sur des monnaies du premier roi Sassanide (226 ap. J.-C.). A l'avers la pièce porte l'effigie du roi et, au revers, l'autel du feu, dont les trois pieds sont à mi-hauteur ornés de têtes de coqs. Le feu tient donc la place principale, et l'oiseau solaire en est seulement l'accessoire ; car on a certainement voulu représenter ici celui qui chaque matin salue l'aurore.

A travers l'immense Chine et les régions sur lesquelles elle a répandu ses coutumes, le coq représente encore le soleil. Aussi voit-on parfois aux funérailles, où se déploie toute la pompe des superstitions les plus enfantines, flotter un grand pavillon à fond rouge, sur lequel se détachent un coq d'or brodé et un lièvre blanc, pour figurer le soleil et la lune. La mission Chabanne vient même de découvrir dans les grottes de Ta-t'ong-fou un dieu tenant un coq entre ses bras et dont l'explication n'a pas encore été publiée.

Enfin nous rencontrons l'oiseau symbolique même par delà les mers, jusque dans l'empire du soleil levant. La scène fondamentale de la mythologie shintoïste est la fuite d'Amatéras, déesse du soleil. Outragée par son frère, elle va s'enfermer dans une caverne, et laisse par son absence l'univers plongé dans les ténèbres. Les autres dieux, éplorés, la supplient d'abord en vain de reparaitre puis, bientôt, remis de leur émotion, ils décident de la remplacer. Alors commencent un concert d'instruments et des danses sacrées. Le bruit de la fête et le rire des dieux irritent la jalousie d'Amatéras : elle repousse un quartier de roche et paraît tout à coup radieuse, projetant au dehors ses rayons éblouis-

sants. Cette scène a dès le moyen âge inspiré l'art japonais et souvent, au milieu du cercle divin, seul et bien en vue, est représenté un coq qui jette visiblement son cri aux premiers rayons du soleil. C'est là un accompagnement sans doute plutôt qu'un symbole; mais la signification du coq n'en apparaît pas moins mondiale, tout en étant peut-être presque partout indigène.

En effet, c'est dans l'étude des symboles une grave cause d'erreur que cette tendance à faire provenir d'un même centre toutes les idées semblables. Les peuples les plus éloignés les uns des autres ont partagé sans se connaître les conceptions les plus étranges, et l'on a rencontré dans le Sud de l'Afrique, dans les Rocheuses et en Patagonie, des tribus sauvages ayant toutes inventé ce rite extraordinaire qui consiste à se couper une phalange à la mort d'un proche. Les exemples de ce genre sont innombrables et excluent dans leur ensemble toute idée de connivence. Il serait donc assez naturel que des peuples, ayant déjà inventé séparément l'adoration du soleil, aient observé aussi, chacun de leur côté, le chant précurseur de son lever.

Nous ne supposerons donc nullement que la tradition nous soit arrivée d'Extrême-Orient, et nous chercherons plus près, dans l'Asie Occidentale, d'où sont sortis les peuples de la Grèce.

Est-ce parce que les vestiges des anciens cultes ont disparu, et que nous en savons aujourd'hui trop peu de chose ? Toujours est-il que le coq, chaque fois que nous le rencontrons en Asie-Mineure, y semble provenir d'une tradition hellénique. Peut-être est-ce par un mouvement de reflux, et la Grèce rend-elle simplement à l'Orient ce qu'elle lui avait emprunté. Il est difficile de se prononcer à cet égard et nous observerons simplement qu'en Grèce le coq détenait depuis une haute antiquité un rôle d'oiseau solaire. Ce n'est pas qu'il y ait représenté directement l'astre du jour comme aurait fait une tête de lion ou un serpent : mais il figurait la sentinelle vigilante et éternellement en éveil, qui annonce chaque jour au monde le retour du soleil.

La statue élevée à Athéna dans la citadelle d'Ellis était surmontée d'un coq. Cette déesse, représentée sous les traits d'une femme en armes, est le prototype de la Minerve romaine à laquelle elle n'a guère prêté du reste que sa forme artistique. Sa nature, assez complexe, a probablement varié encore au cours des âges ; mais dans le principe elle semble avoir été une déesse de l'éclair. Vous vous souvenez du *γλαυκῶπις Ἀθηνῆ* d'Homère, que nous traduisions au collège par ces mots aussi erronés l'un que l'autre de « Minerve aux yeux pers ». M. Decharme lit autrement et, faisant dériver *γλαυκῶπις* du verbe *γλαύσσω* je brille, il traduit par : Athéna aux yeux fulgurants. Telle fut peut-être la signification première : mais, emblème du feu céleste, la déesse devint ensuite une personnification de l'aurore et son culte, rencontrant dans le pays de Palmyre celui de la divinité arabe d'Allat, probablement l'étoile du matin, a dû donner naissance à la combinaison *Ἄλλατ-Ἀθηνῆ* ou, comme disaient les Grecs, *Πάλλας Ἀθηνῆ*. De plus, c'est une déesse guerrière : elle porte la cuirasse, le bouclier et la lance : on dit qu'elle a pris part au combat des Titans et vaincu la Gorgone. Homère la fait intervenir dans la mêlée des batailles et, à Athènes, son temple est construit sur l'Aréopage, c'est-à-dire sur la colline d'Arès, dieu de la guerre.

Le coq qui surmonte le casque d'Athéna à Ellis est donc un triple symbole. Après avoir représenté la vigilance toute particulière qui consiste à surveiller l'aurore pour l'annoncer aux hommes, il figure ici celle qui est nécessaire à la garde de la citadelle. De plus, il est l'image de la vaillance guerrière et cela est naturel chez un peuple qui, amateur passionné des combats de coqs, s'était rendu compte de leur bravoure. En résumé, le coq d'Athéna est un oiseau à la fois solaire, vigilant et guerrier.

A ce titre, nous ne serons pas surpris de le rencontrer encore parmi les attributs d'Arès, qui tardivement prit aussi une physionomie solaire. La consécration du coq à Asclépios semble aussi toute naturelle quand on remonte aux

origines du dieu. Dans le principe, Asclépios, fils d'Apollon, était un personnage solaire. Certains auteurs ont même proposé de regarder son nom comme dérivé d'Ἀσκολαβος serpent, et le reptile était comme on sait le symbole même du soleil torride. D'autres ont prétendu qu'Asclépios avait été d'abord une simple épithète d'Apollon ; en tous cas, les légendes l'apparentent sans cesse aux divinités de la lumière, ou le montrent en rapport avec le feu du ciel.

On sacrifiait aussi un coq à Cécrops. Ce héros, dont les jambes étaient remplacées par deux corps de serpents, était certainement la représentation du nuage orageux chargé d'éclairs. La légende prétend qu'il apparut un jour en Égypte sous la forme d'un lion. Or, la tête de lion entourée d'une ondulante crinière constituait pour les anciens la représentation directe du feu céleste.

Un autre exemple est celui d'Alectryon, la sentinelle endormie, qui laissa surprendre par le soleil le dieu de la guerre en conversation criminelle avec Vénus. Aussi fut-il métamorphosé en coq, et condamné ainsi à une faction perpétuelle.

On trouve encore l'image du coq sur des monnaies Achéménides de la Lycie et de la Pamphylie, où elle est le plus souvent associée au symbole solaire qu'on appelle triscèle ou triquète. Elle figure sur des médailles d'Ithaque, de Samothrace et de Troade. Peut-être accompagnait-elle aussi la représentation des Cabires. En tous cas, passant avec les dieux grecs dans le panthéon romain, le coq devint l'attribut de Minerve, de Mars, de Mercure et d'Esculape. Orné d'un plumage blanc, il figura même parfois le maître des cieux, si bien qu'à sa double signification de vigilance et de bravoure s'ajouta quelque auréole de lumière et de vie. Son empreinte illustra des monnaies diverses en Sicile, au Latium et en Campanie. Il n'est pas jusqu'aux Juifs eux-mêmes qui ne lui aient accordé un rôle spécial ; car dans la Thora figure cette litanie :

Sois loué Éternel qui rends les âmes aux trépassés.

Sois loué Éternel qui as donné au coq l'instinct de distinguer le jour et la nuit.

Sois loué.... etc.

C'est là une invocation ancienne destinée à justifier sans doute quelque préjugé d'une antiquité plus haute encore, et nous avons le droit d'y voir le vestige de croyances oubliées. Bref, à l'apparition du Christianisme, l'image du coq était universellement comprise dans presque tous les pays d'Europe et d'Asie.

La vigilance et le courage ! Voilà certes les deux qualités les plus nécessaires à ce peuple que l'on traquait pour le supplicier en masse ou le livrer aux bêtes. Sans cesse, il lui fallait avoir sous les yeux le symbole destiné à raffermir les âmes, et le coq orna les catacombes. On le plaçait parfois en des points élevés de la voûte, afin qu'à tout moment l'assistance put contempler son image, ou bien on le représentait aux côtés de saint Pierre pour rappeler la scène du reniement : mais, si ce dernier mode de figuration, d'abord spécial aux sarcophages, avait encore pour but de soutenir les chrétiens en les gardant de toute faiblesse, il ne constitue plus toutefois qu'une allusion, et le coq y joue simplement un rôle d'illustration historique que nous mentionnons pour mémoire.

Son caractère se modifia encore dans la suite. Le sens d'un symbole s'altère en effet en raison de sa vogue même et nous verrons celui-ci, déviant légèrement par des nuances insensibles, embrasser peu à peu à travers les âges des significations nouvelles.

Au début, on l'oublie souvent, les chrétiens étaient des payens convertis. *Fiunt*, dit Tertullien, *non nascuntur Christiani*. Ils conservèrent donc tout naturellement au coq son sens ancien, c'est-à-dire qu'il resta non seulement pour eux l'oiseau vigilant et brave, mais celui dont la voix annonçait le soleil et la vie. Il fallut peu à peu christianiser cette conception, qui par certains côtés pouvait sembler payenne. Aussi dès le premier siècle le pape saint Clément, après lui saint Épiphane et d'autres encore, enseignèrent-ils que

l'aurore était un signe de résurrection. C'est le jour qui succède à la nuit, le soleil qui renaît après les ténèbres et, suivant cette doctrine, le coq devint un emblème d'espérance et de résurrection que l'on grava sur les tombeaux. Bientôt il représenta la résurrection morale, le christianisme et les chrétiens eux-mêmes. L'abbé Martigny, dans son dictionnaire des antiquités chrétiennes, donne la reproduction d'une figure trouvée dans les catacombes, où un coq, accosté d'une palme, se tient debout dans une barque. C'est, dit-il, l'image du chrétien vigilant qui vogue vers le port du salut.

Il est bien évident qu'aux époques de persécution l'église ne put arborer ses emblèmes à l'extérieur. Même après l'édit de Milan (313), elle dut garder une réserve que faillit justifier plusieurs fois Julien l'Apostat. Puis, avant que la confiance si lente à venir ait eu le temps de naître, arrivèrent les invasions barbares et la domination arienne. Nous ne trouverions donc plus en Italie aucun symbole chrétien apparent si les abraxas d'Alexandrie n'étaient parvenus dans la péninsule.

On désigne sous ce nom des intailles, dont on attribue l'invention à la secte gnostique des Basilidiens, et qui servaient probablement d'amulettes. Montfaucon divise les abraxas en sept classes et la première, celle qui nous intéresse, porte sur une face un buste humain surmonté d'une tête de coq : deux serpents lui servent de jambes, leurs têtes forment ses pieds. Souvent il tient d'une main un fouet ou un crochet, de l'autre un bouclier, et la légende grecque, quand il y en a, fait la plupart du temps allusion au soleil. Or, on a prétendu que ces hérétiques, prenant le coq pour symbole du Christ, avaient voulu indiquer qu'il était pour eux un soleil de justice. Bien que la poule ait figuré tour à tour Jésus, la Sagesse, la Providence et l'âme, nous ne croyons nullement que le coq ait représenté jamais la personne du Christ. Il faut nous souvenir qu'en Egypte il n'y avait pour ainsi dire aucun



dieu qui ne pût être figuré par un serpent. Le reptile y représentait l'esprit divin, l'essence même des dieux. Son importance n'était guère moindre dans les mythologies chaldéenne, assyrienne et grecque : il a été utilisé dans celles de Carthage, des Phéniciens, des Amorrhéens et des Perses, chez presque tous les peuples d'Asie, en Gaule, à Rome même. En un mot, le serpent était universellement reconnu par les anciens comme le symbole de la divinité et, par les chrétiens, comme l'emblème des religions payennes, de sorte que le monstre gnostique nous présente l'union du christianisme figuré par une tête de coq avec le paganisme qui lui sert de support. Et, pour montrer que cette combinaison hétéroclite assure à la fois la direction et la sauvegarde des hommes, on a ajouté d'une part le fouet ou le crochet, qui sont les insignes du pouvoir suprême chez les pharaons, et d'autre part le bouclier. Quant à l'exergue, elle complète l'ensemble sans en constituer nécessairement l'explication, comme il arrive souvent sur les monnaies.

L'interprétation est d'ailleurs parfaitement en rapport avec le but reconnu des gnostiques Alexandrins. Le père de toutes ces sectes était Simon le maguséen, c'est-à-dire le prêtre de Mitra, qu'on a discrédité par le surnom de Magicien, et dont l'histoire ne nous est parvenue que ridiculisée par ses adversaires. Ce n'est pas que nous ayons souci de le réhabiliter ; mais il n'en a pas moins tenté une œuvre de grande allure, reprise seulement deux fois après lui avec un égal insuccès par Mahomet et par Akbar-le-Grand. Simon voulait assurer l'union de l'humanité par une conciliation de tous les cultes ; faire un amalgame insensé où entreraient pêle-mêle l'Évangile, la Bible des Juifs, les billevesées philosophiques, le panthéon d'Homère et le soleil mitraïte. De ce mélange invraisemblable est bien digne l'abraxas à tête de coq.

Ces curieuses intailles, dont la tradition certaine a été perdue, sont la dernière apparition du coq dans l'Italie payenne : mais il était d'autres pays où son importance était plus grande. En Hongrie, cet oiseau représentait le

soleil et la foudre, le feu céleste dans toute sa splendeur et sa puissance, et un texte ancien nous apprend irréfutablement son rôle en l'appelant « *ignipotens deus* »¹. Or, d'après César, des tribus gauloises s'étaient établies en Pannonie, c'est-à-dire dans la Hongrie Occidentale, à l'époque de Tarquin l'Ancien. Le caractère solaire du coq est-il le résultat d'une importation des Celtes vers l'Est, ou au contraire est-il revenu d'Orient vers le Rhin par leur entremise ? Bien qu'une influence soit présumable, la direction dans laquelle elle s'est exercée reste obscure, et quelle que soit l'hypothèse admise, nous avons du moins la certitude qu'au début de notre ère le symbole était établi depuis plusieurs siècles dans la Gaule celtique, où pourtant sa carrière commençait à peine.

Le jugement de César sur les dieux gaulois est légendaire. Il les a assimilés aux siens avec une facilité d'autant plus surprenante, qu'il ne pouvait croire à une unité religieuse, d'où serait résultée l'unité politique et l'impossibilité de la conquête. A une poussière de peuples correspondait un émiettement de l'Olympe : mais César, acceptant l'existence de ses dieux et de ceux d'autrui, les identifiait d'après des similitudes apparentes ; à moins qu'il n'ait, par une confusion intentionnelle, préparé sur le terrain religieux l'union des vainqueurs et des vaincus.

Cette variété et l'absence de vestiges suffisants rendent fort problématique l'étude de la religion gauloise. On a prêté si facilement un culte solaire à la plupart des peuples anciens, qu'il devient presque banal d'en douter aujourd'hui, et pourtant il semble assez probable que les seules idées quelque peu généralisées en Gaule étaient, avec un culte varié de la nature, celui du soleil ; car certains symboles d'un caractère religieux l'attestent. Or, le dieu le plus répandu parmi nos ancêtres était une sorte de Mercure et le coq, si rare chez les romains, accompagne au contraire

1. Nous devons cette indication inédite à l'inépuisable obligeance de M. S. Reinach.

assez fréquemment son image. Nous verrons tout à l'heure que, de toute évidence, cet emblème eut sa vogue principale au Nord des Alpes ; mais d'abord quelle était sa signification ?



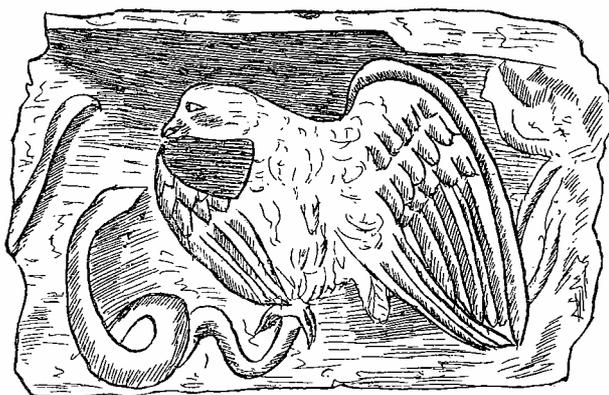
Elle n'était peut-être pas dénuée de toute allusion belliqueuse, puisque sur certaines monnaies l'oiseau porte au milieu du ventre le visage d'un guerrier et prend ainsi l'apparence d'un casque symbolique. La plupart des autres cas paraissent se rapporter au culte du soleil, notamment lorsque le coq accompagne Mercure ; car ce dieu, comme ses prototypes le Lug Irlandais, ou Hermès, avait probablement affecté dans le principe quelque allure solaire.



Un exemple curieux nous est fourni encore par l'autel de Nîmes, où un dieu barbu, le maillet à la main, se dresse entre un chien et un coq. Comme dans les mythologies grecques et romaines, le chien joue ici le rôle d'animal infernal et contribue à placer le dieu entre les deux symboles de l'aurore et des ténèbres. Aussi, malgré le maillet, n'est-on pas d'accord : et tandis que les uns, à cause de cet insigne, reconnaissent Sucellus dont le marteau, comme celui du Thor germanique, produit les grondements du tonnerre, d'autres voient ici Dispat, le dieu de la mort. Il est vrai que l'un et l'autre exercent à la fois leur puissance pendant le jour et pendant la nuit, mais nous ferons une objection à cet éclectisme : jamais, dans aucune mythologie, le dieu de la mort n'a été figuré avec les insignes de la lumière. Hadès n'a jamais paru dans un rayon de soleil, ni Pluton, ni Balar, ni Yama, ni aucun de leur semblables ;

car, pour tous les peuples, la mort et la nuit sont aussi indissolublement liées que la lumière et la vie.

Or, le rôle solaire du coq chez les Celtes peut, à défaut de texte écrit, être établi par l'étude des monuments.

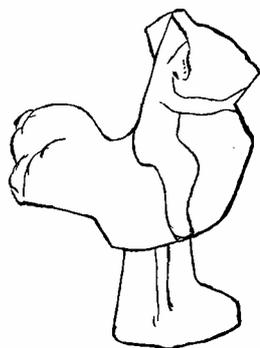


Deux faces de l'imposte de Vienne (Isère).

Une imposte trouvée à Vienne (Isère), porte sur une de ses faces un chien et un coq qui se disputent une grappe, c'est-à-dire des âmes, au milieu d'une vigne chargée de

fruits. Sur la face opposée est sculpté le combat traditionnel de l'aigle et du serpent, c'est-à-dire de la lumière et des ténèbres. C'est là une figure qui a été consacrée par presque toutes les mythologies, et que les Aztecs eux-mêmes avaient de leur côté imaginée au Mexique. Il semblerait que les deux bas-reliefs se correspondent, et s'expliquent l'un l'autre comme une inscription bilingue. Le coq représenterait ici plus que l'aurore : il serait devenu le symbole de la lumière céleste par opposition à la nuit infernale.

Les monnaies gauloises paraissent corroborer cette opinion. La plupart de leurs empreintes sont entrecoupées de globules lumineux ; des figures sont radiées, et plusieurs emblèmes originaires d'Orient révèlent l'allusion solaire. Le coq n'a été signalé que quatorze fois sur un ensemble de pièces assez considérable ; c'est peu il est vrai ; mais presque toujours on peut constater qu'il occupe la même place que des Swastikas, ou des S, ou des rouelles, sur des monnaies analogues, et qu'il semble, comme accessoire, alterner indifféremment avec ces symboles solaires.



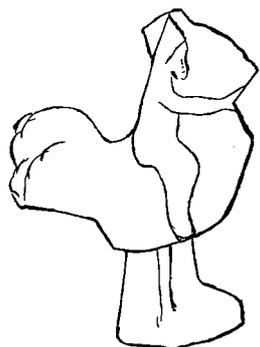
Un sens identique pourrait s'attacher vraisemblablement au coq du laraire trouvé à Mandeure (Doubs) ; mais c'est là une interprétation qui prêterait à la controverse et il existe au Musée de Bruxelles une figurine beaucoup plus utile à notre thèse.

Haute de 0^m10 environ¹, elle représente un homme probablement coiffé du bardocuculle et monté à califourchon sur un coq. Or, dans toutes les mythologies, l'homme qui enfourche une monture ailée

1. Cette figurine, trouvée en 1875 sur l'Esquilin, nous paraît à cause de sa coiffure d'origine celtique. Mais s'il en était autrement elle n'en serait pas moins utile à notre thèse, car nous ne cherchons pas à démontrer que la signification solaire du coq fût localisée chez les Celtes, bien au contraire.

fruits. Sur la face opposée est sculpté le combat traditionnel de l'aigle et du serpent, c'est-à-dire de la lumière et des ténèbres. C'est là une figure qui a été consacrée par presque toutes les mythologies, et que les Aztecs eux-mêmes avaient de leur côté imaginée au Mexique. Il semblerait que les deux bas-reliefs se correspondent, et s'expliquent l'un l'autre comme une inscription bilingue. Le coq représenterait ici plus que l'aurore : il serait devenu le symbole de la lumière céleste par opposition à la nuit infernale.

Les monnaies gauloises paraissent corroborer cette opinion. La plupart de leurs empreintes sont entrecoupées de globules lumineux ; des figures sont radiées, et plusieurs emblèmes originaires d'Orient révèlent l'allusion solaire. Le coq n'a été signalé que quatorze fois sur un ensemble de pièces assez considérable ; c'est peu il est vrai ; mais presque toujours on peut constater qu'il occupe la même place que des Swastikas, ou des S, ou des rouelles, sur des monnaies analogues, et qu'il semble, comme accessoire, alterner indifféremment avec ces symboles solaires.



Un sens identique pourrait s'attacher vraisemblablement au coq du laraire trouvé à Mandeure (Doubs) ; mais c'est là une interprétation qui prêterait à la controverse et il existe au Musée de Bruxelles une figurine beaucoup plus utile à notre thèse.

Haute de 0^m10 environ¹, elle représente un homme probablement coiffé du bardocuculle et monté à califourchon sur un coq. Or, dans toutes les mythologies, l'homme qui enfourche une monture ailée

1. Cette figurine, trouvée en 1873 sur l'Esquilin, nous paraît à cause de sa coiffure d'origine celtique. Mais s'il en était autrement elle n'en serait pas moins utile à notre thèse, car nous ne cherchons pas à démontrer que la signification solaire du coq fût localisée chez les Celtes, bien au contraire.

n'a d'autre but que de se faire enlever vers le soleil, et il nous prouve, par son choix même, que l'animal porteur lui semblait en rapport direct avec l'astre. L'aigle de Jupiter, oiseau solaire par excellence, enleva le jeune Ganymède vers les cieux. Pégase eut pour cavaliers tour à tour Persée et Bellérophon, qui sont des personnifications du soleil. Des cygnes blancs portèrent jadis les Aœvins, puis les Dioscures, et n'ont que sur le tard dégénéré en des chevaux sans ailes. Mercure a pris le pégase pour accomplir sa course entre les dieux et les hommes, et, si nos anges sont figurés avec des ailes, c'est pour le même motif. Enfin Vichnou, à cheval sur l'oiseau solaire Garouda, présente avec la figurine de Bruxelles une analogie d'autant plus extraordinaire qu'elle ne paraît pas unique. On voit en effet au musée de Liège une statuette celtique dont la tête est dans une sorte de niche arrondie et qui rappelle, à s'y méprendre, les personnages de la mythologie indoue abrités sous la septuple gorgerette du serpent sacré. Mais, sans insister sur une filiation indémontrable, nous rétiendrons simplement ce fait : si le coq a été la monture anormale d'un héros ou d'un dieu, c'est parce qu'il avait mission de l'enlever jusqu'au soleil et non de le promener à travers ce monde. En d'autres termes, c'est parce que le coq était un oiseau de nature solaire.

Nous pourrions tirer des conclusions analogues d'une quantité de petits coqs isolés découverts çà et là. Ainsi, et c'est un fait sur lequel nous voulons insister, le coq avait dans toute une région une signification religieuse et très probablement solaire. Non pas qu'il faille sous le nom trompeur de coq gaulois en faire l'emblème national d'une nationalité d'ailleurs inexistante ; mais son image était usitée, et un sens conventionnel lui était attribué le long du Rhin, en Suisse, en Belgique et dans la partie celtique des Gaules. Son antiquité était même considérable ; car, en parlant des Bretons, parents ethniques des Gaulois, César remarque qu'ils élevaient des lièvres, des poules et des oies pour le simple plaisir, et bien que leur religion leur interdit d'en manger.

C'est là le signe révélateur d'un totémisme¹ ancien, contemporain des temps préhistoriques et dont ne furent pas exempts nos ancêtres.

Si après cette constatation nous observons avec quelle force les peuples restent attachés à leurs vieilles croyances, combien il est presque impossible même d'en effacer les vestiges, et avec quel esprit de conservatisme ils adaptent au besoin leurs anciens rites à des conceptions plus jeunes, nous serons conduits à trouver tout naturel que le coq chrétien ait puisé sur la terre de France une nouvelle vigueur et qu'il y ait repris une seconde vie, tandis qu'il s'étiolait et disparaissait presque sur le sol d'Italie.

L'église chrétienne, en effet, semble avoir usé ici d'un procédé commun à toutes les religions et que l'abbé Terrasse dans son « cours d'enseignement religieux » appelle la substitution. « Soit, dit-il, que tenant compte des habitudes invétérées, l'Église espérât amener plus facilement les idolâtres dans des édifices fondés sur l'emplacement des temples payens, soit qu'elle voulût épargner aux nouveaux convertis la tentation de retourner aux anciens rites, elle

1. Le totémisme consiste dans le culte rendu à une espèce quelconque. C'est l'alliance entre la tribu homme et une tribu animale ou végétale. Elle est basée sur le pouvoir surnaturel que les sauvages prêtent volontiers à ces hôtes mystérieux des solitudes. L'homme ne tue son totem que dans des sacrifices rituels périodiques, et alors il le mange pour s'assimiler à lui. Le reste du temps il l'adore et voit en lui le génie tutélaire, ancêtre de sa race. Les Scythes se disaient fils d'une femme-serpent; les Thibétains se croyaient issus d'une chienne: l'animal éponyme des races koushites est la tortue. Toute la pauvre humanité, dans les deux mondes, semble du reste avoir sacrifié à ces conceptions enfantines. Chichimec veut dire chien, Aztec veut dire flamant: les anciens Pélasges semblent avoir été le peuple des cigognes: tous les animaux sacrés de l'Égypte, ceux qu'on voit rattachés aux dieux de la Grèce et de la Gaule, les hommes fourmis dont parle Hérodote, la louve de Romulus, les ours de Berne, ont la même origine. Aujourd'hui encore, les totems sont nombreux chez les Indiens d'Amérique et les sauvages d'Australie. En un mot, on a pu dire avec raison que, dans tous les cultes, la forme animale avait précédé la forme humaine des dieux.

planta des croix sur les rochers, elle installa des madones au creux des grands chênes druidiques, elle bénit les lacs sacrés et les sources guérissantes. » Or, nous considérons comme infiniment probable que l'Église, en arborant un coq sur les clochers, usa de ce même procédé. Trouvant en Gaule l'oiseau des catacombes déjà revêtu d'une signification religieuse, elle s'empressa de l'utiliser, soit qu'elle voulût profiter de la popularité déjà acquise par ce signe dans l'intérêt de sa propagande, soit dant tout autre but.

Plusieurs faits tendraient à corroborer notre hypothèse. D'abord, si le coq des clochers avait exclusivement pris naissance aux catacombes, s'il avait été un symbole indépendant de toute attache locale, il se fût répandu avec l'Évangile dans tous les pays indifféremment, et il n'en est rien. De plus, l'oiseau des clochers semble avoir précisément prospéré sur les terrains qui lui avaient été préparés par son ancêtre celtique.

L'autel de Nîmes et l'imposte de Vienne cités plus haut, paraissent avoir été en ce genre les découvertes les plus méridionales, avec deux stèles provenant également de Nîmes. Du côté de l'Europe centrale on trouve des coqs à peu près dans toute la région qu'ont parcourue les celtes, comme par exemple à Vienne, à Constantinople et en Grèce ; mais ils n'y sont pas nombreux. Les monnaies ou médailles à l'effigie de l'oiseau, ou sur lesquelles son empreinte figure accessoirement, proviennent de Compiègne, de la Somme, de l'Aisne, du Nord et de la Seine-Inférieure. Le coq accompagne une statue de Mercure à Paris, à Fleurieu (Rhône), à Chaource (Aube), à Langres (Haute-Marne), à Frémifontaine (Vosges). A Châlons, il surmonte un vase de bronze. On le découvre sur un autel de laraire à Mandeuve (Doubs). A Arlay (Jura) il décore un manche de patère et nous le retrouvons en Suisse, encore avec Mercure, sur l'anse d'une casserole d'argent. Le musée de Trèves possède plusieurs bas-reliefs découverts dans les environs et où le coq figure à côté du même dieu. A Strasbourg, rive gauche du Rhin, et à Heddernheim, rive

droite, nous pouvons également relever sa trace. Il sert d'attribut à saint Vit d'Allemagne, et aussi à saint Landry, patron de Crayerhoven, près Bruxelles. Enfin le nom même de ce dernier village est intéressant ; car il signifie « bourg du cri du coq. »

C'est là un relevé forcément très incomplet. Cependant, il nous fait apparaître le coq comme de provenance celtique, et il semble au moins qu'il ait eu dans ces régions un foyer d'où il a dû se répandre en Gaule. Si nous regardons du côté romain, nous serons conduits au même résultat, car loin d'arriver de Rome en gagnant du terrain et s'étendant graduellement, le coq des clochers semble s'être péniblement et même peu acclimaté sur la terre d'Italie et dans le Midi de la France.

L'Église, pour se faciliter l'adoption du symbole indigène et lui ôter en même temps toute allure payenne, étendit encore et accentua la signification du sien, de sorte que la politique du fusionnement amena de très bonne heure des interprétations nouvelles.

Dès le iv^e siècle, saint Ambroise composa l'hymne que nos prêtres chantent une partie de l'année à *Laudes* sur le coq et les sentiments que sa vue doit éveiller en nous. Au v^e siècle saint Euchère fait la déclaration suivante : « Sous le nom de coqs sont désignés les saints prédicateurs, parce que au milieu des ténèbres de la vie présente ils s'appliquent à annoncer par leur prédication, comme par un chant sacré, la lumière de l'éternité. Ils disent : la nuit disparaît, le jour approche. » Saint Grégoire-le-Grand, à la fin du vi^e siècle, tient un langage analogue et Bède Le Vénérable, par une extension nouvelle, voit dans le coq l'image du chrétien. Seulement il n'est plus ici question comme aux catacombes du chrétien vigilant voguant vers le port du salut, il s'agit de celui qui « crie vers Dieu afin de hâter l'aurore du grand jour ». De ces diverses citations il apparaît donc que les commentateurs du moyen âge auraient, dans l'oiseau liturgique, beaucoup moins distingué le caractère que l'organe matinal et criard.

Bref, du haut des clochers le coq régna, synthétisant à la fois tous les vieux symboles que l'Église avait absorbés, et figurant en plus le prédicateur et le chrétien lui-même.

Ainsi que nous l'avons vu, le coq des clochers n'a pas pu naître sur un point limité du pays. Lentement élaboré par un mystérieux passé, il a dû émerger de toutes parts à la fois et s'étendre à son heure sur la région qui l'avait enfanté.

Les exemples classiques tirés de Guibert de Nogent au XII^e siècle, du Livre Noir de Coutances et d'Eckerard au XI^e, de Wolstan au X^e siècle, d'Ughelli même qui nous cite un coq de l'an 820, ne peuvent rien nous apprendre sur les origines. Ils ne sont d'ailleurs même pas les plus anciens, et une miniature de Saint-Riquier (Somme) publiée au XVIII^e siècle par Mabillon, nous fournit un exemple datant du VIII^e.

La vérité doit être dans la théorie, déjà souvent émise, qui fait du coq au V^e siècle le contemporain des premiers clochers¹. Nous en voyons une preuve dans la tradition même contre laquelle s'élevait Guillaume Durand. Il avait raison sans doute d'affirmer que le symbole chrétien n'était pas une allusion au nom Gaulois : mais la ténacité de l'opposition qui lui fut faite renferme elle-même un enseignement. Elle nous montre que, dans l'esprit de ses contemporains, l'oiseau liturgique était indissolublement lié au souvenir des populations anciennes, et nous avons le droit d'en conclure qu'il remontait au temps des Gaulois.

Ainsi nous avons émis l'opinion que les chrétiens avaient dès le principe adopté le coq celtique ; mais quel motif a pu les déterminer à surmonter ainsi leurs clochers ? Évidemment, ce n'est pas dans l'intention préconçue de figurer les prédicateurs au sommet des flèches qu'on a résolu presque en même temps et à travers une aussi vaste région d'y

1. D'après M. Enlart, les premiers clochers datent du V^e et non du VI^e siècle comme on l'a cru jusqu'en ces dernières années.

implanter des coqs. L'idée de jucher à ces hauteurs un « Chrétien criant vers Dieu » n'est pas non plus de celles qui s'imposent d'une façon générale. Du reste, il est reconnu qu'en pareille matière les interprétations suivent toujours le fait, qu'elles sont destinées à justifier l'adoption d'un usage antique, et leur variété même suffirait à prouver qu'en aucune de ces explications ne réside la cause déterminante et originale. Par exemple si tant de chaires, surtout en Belgique et notamment à Sainte-Gudule de Bruxelles, sont ornées d'un coq, c'est parce qu'on en avait fait l'image des prédicateurs ; mais ce serait raisonner par un cercle vicieux que de se baser ensuite sur ces monuments mêmes pour en déduire la signification du symbole.

Pourquoi donc a-t-on mis un coq sur le haut des clochers ? Sans doute il se peut que les constructeurs aient éprouvé dès le principe le besoin artistique de couronner ces toits aigus et que, comme la croix n'était pas encore assez populaire, ils aient jugé plus opportun d'y placer un coq : mais un autre motif, d'ordre plus pratique, a dû intervenir et, bien que nous ne puissions formuler à cet égard qu'une hypothèse, nous la croyons suffisamment vraisemblable pour la mentionner avec les réserves qu'impose l'absence de preuves écrites.

Tous les peuples ont tenté d'échapper aux coups imprévus de la foudre. Les moyens les plus extraordinaires y ont été et y sont encore employés. M. Salomon Reinach nous montre les Grecs primitifs clouant en guise de parafoudre un aigle sur la porte de leurs temples et, par de judicieuses déductions, il fait naître de cet antique usage la légende de Prométhée. L'aigle était en effet l'oiseau Olympien, l'oiseau solaire, et nous savons que les anciens ont toujours rapproché le soleil et la foudre dans une conception unique du feu céleste. Si le coq, qui est l'oiseau solaire des Celtes, avait joué un rôle analogue, nous en serions d'autant moins surpris qu'aujourd'hui le corbeau, oiseau prophétique, et quelque peu solaire par conséquent, étale encore ses ailes clouées sur bien des portes de nos

hameaux. La croyance a disparu dans la pénombre millénaire ; mais le rite demeure, et précisément ceux qui le pratiquent seraient les moins capables de l'expliquer.

Or, l'Église ne pouvait rejeter une tradition populaire de cette nature. Ne mettait-elle pas en effet, pour détourner la foudre, des reliques dans les boules creuses qui surmontaient certains clochers ? N'élevait-elle pas dans le haut de quelques autres des autels dédiés à saint Michel ? Et dès lors, le coq n'étant pas étranger au symbolisme chrétien, pourquoi ne pas le choisir de préférence, puisque le peuple et le clergé qui s'y recrutait étaient accoutumés à lui ?

Nous trouvons encore un motif de croire à ce rôle de parafoudre dans la place singulière qu'occupe le coq au-dessus de la croix des clochers, tandis que l'Église veut sur ses autels la croix dans la position dominante. Il semblerait même qu'au début le coq ait été simplement fixé sur une hampe sans adjonction de la croix. Il en est ainsi notamment sur la tapisserie de la reine Mathilde où, par surcroît, les ailes sont figurées légèrement ouvertes. L'indépendance est encore complète sur le clocher de Bruges, et la croix y est simplement maintenue par un ange, debout au pied de la tige qui porte le coq. D'autre part, M. de Gubernatis nous apprend qu'en Hongrie (où, ne l'oublions pas, cet oiseau était *ignipotens deus*), on fixait au sommet de tous les grands édifices un coq en fer blanc, peint de diverses couleurs. Peu importait que les bâtiments fussent laïcs : pour appliquer l'usage on tenait compte seulement de leur hauteur. Il s'agissait donc apparemment de les protéger contre la foudre. C'est là du reste une interprétation qui, loin d'enlever à l'oiseau quoique ce soit de son caractère religieux, ne ferait au contraire qu'en constater l'importance. Mais, quelles que soient les causes sur lesquelles nous ne pouvons guère établir qu'une présomption, nous savons du moins que le coq, universellement adopté en pays celtique, s'éleva tout naturellement et sans à-coup au faite de nos clochers, qu'il gagna de proche en proche les nations voisines et que la « fille aînée de

l'Église », après l'avoir adopté, se chargea de le répandre à travers le monde.

Alors son évolution sembla terminée et elle le fut en effet ; mais tout ce qui s'élève et s'épure laisse en arrière un rebut, si bien que, par un contraste invraisemblable, le symbole du christianisme, cette marque de la maison de Dieu, servit à désigner aussi le vice et le démon. C'est que la vieille tradition gréco-romaine, chassée de la première place, ne disparut pas facilement et que, par une route obscure, elle côtoya longtemps encore le grand chemin.

L'humanité change plus volontiers ses dieux que les cérémonies dont elle les honore, et certains rites voguent d'une religion à la suivante comme s'ils étaient éternels. C'est pourquoi des gens, qui de bonne foi se disaient chrétiens, continuèrent le sacrifice ancestral du coq en modifiant simplement sa destination. En France, le bénéficiaire fut saint Christophe ; en Asie-Mineure, saint Jean-Chrysostôme, et les efforts du clergé pour supprimer cette tradition idolâtre n'ont pas triomphé partout. Or, le motif pour lequel furent choisis ces deux saints ne saurait être passé sous silence ; car il nous montre comment une pratique peut survivre au culte qui l'a créée et imprimer sa trace dans une religion étrangère, grâce à l'obscurité même de ses origines.

Esculape est tombé dans l'oubli. Comme dieu sa vogue est anéantie, et la plupart de ses fidèles ont passé au christianisme. Cependant, autour des anciens sanctuaires le rite persiste, et il s'agit simplement de découvrir en l'honneur de qui sera fait désormais l'ancien sacrifice. D'après le principe « *similia similibus* », il semblera tout naturel d'offrir le *cristeus* (le crêté) ou le *cristiger* (le porte-crête) aux saints dont les noms se rapprochent le plus du sien.

Or, ces deux mots prêtent à un calembour et, suivant qu'on les fait provenir de *crista* (crête) ou de *Christus*, ils signifient : le premier, celui qui a une crête ou celui qui appartient au Christ ; et le second, le porteur de crête ou le porteur du Christ. Si *cristiger* est pris dans ce dernier sens,

il devient synonyme de Christophe, et en Occident c'est à ce saint qu'on sacrifiera le coq, tandis qu'en Orient saint Chrysostôme devra le même rituel à une similitude de son évidemment plus vague. Ces procédés enfantins, basés sur des jeux de mots et des analogies de syllabes, ne sauraient nous surprendre outre mesure, et ils sont même tout naturels à une époque où l'on invoquait saint Cloud contre les clous, saint Claude contre la claudication, et saint Bavon pour être préservé de la coqueluche.

Le coq cependant n'avait jamais été un dieu payen, aussi ne fut-il pas classé parmi les démons ; mais on plaça sur sa tête le corps d'un monstre infernal, connu déjà de longue date sous le nom de basilic.

Cette invention hybride est un produit du moyen âge : car, pour les chrétiens des catacombes, le basilic ou serpent royal était un reptile ordinaire surmonté d'une couronne. On l'avait choisi pour représenter le mal, ou le paganisme en général, parce qu'une série de contes fabuleux le donnaient comme le plus venimeux de tous les êtres. Nous le trouvons ainsi figuré sur des lampes chrétiennes des catacombes, avec le Christ le foulant aux pieds, par allusion à ce verset de l'Écriture : « Vous marcherez sur l'aspic et le basilic ». Saint Augustin nous explique du reste assez clairement la nature du monstre : « Vous savez, dit-il, quel est ce serpent. Le basilic est le roi des serpents comme le diable est le roi des démons ». Et pourtant, à l'époque romane, le basilic s'est transformé. Il a pris la forme d'un coq à queue de serpent, ou bien d'un coq dont les plumes sont remplacées par des écailles. Nous en trouvons des exemples sur les chapiteaux de l'île Sainte-Barbe (Rhône), dans la nef de la cathédrale de Bayeux, sur le grand portail de la cathédrale d'Amiens et dans bien d'autres églises. A l'abbaye de Moissac on voit aussi un démon dont les jambes portent des ergots. Sous toutes ces formes, le coq est un symbole de luxure, et saint Basile fait du basilic à tête de coq l'image de la femme débauchée.

Chaque fois que l'on termine l'étude d'un symbole reli-

gieux, on est invariablement rappelé des hauteurs idéales où il est né vers une sorte de bas fond où il semble avoir en partie dévié.

Ainsi dans l'antiquité, par une antithèse extraordinaire, le coq solaire eut en même temps un caractère plutonien. Il suffisait qu'il eût un plumage noir pour mériter l'honneur d'être sacrifié à la déesse de la Mort, fille du Sommeil et de la Nuit, ou pour jouer un rôle dans les cérémonies funéraires des Perses. Quelle que fût sa couleur, il servait aux cérémonies ridicules des aruspices et, au moyen âge, il resta l'oiseau des sorciers. Seulement ces esprits dévoyés, accordant au symbole chrétien on ne sait quel mystérieux pouvoir dû à ses origines, prétendirent que son chant faisait fuir les lions et arrêtaient net dans son tumultueux délire les danses diaboliques du Sabbat.

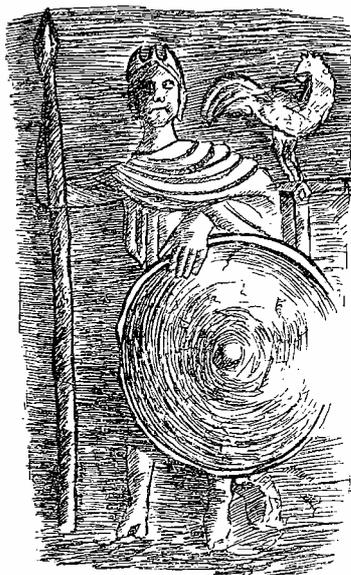
Une figure identique, simple enfant du hasard, conquiert bientôt sa place auprès du symbole religieux, comme pour représenter à ses côtés les réalités matérielles de la vie et, en même temps qu'il continuait une carrière pour ainsi dire olympienne, le coq descendait sur terre au milieu des hommes pour apparaître dans l'arène politique.

Le Coq Gaulois¹.

Nous avons conservé cette dénomination parce que l'usage l'a consacrée ; mais elle est tout à fait impropre ; car le coq n'était pas l'emblème des Gaulois. D'abord leur état politique et social ne comportait pas l'usage d'un signe de ralliement unique ; ensuite, si des survivances de la préhistoire ont placé d'anciens totems au sommet de leurs enseignes, le coq ne s'y rencontre que rarement. On n'en connaît même qu'un seul exemple, sur la stèle de Strasbourg et, dans la reste de la Gaule, bien d'autres emblèmes eussent sans doute passé avant lui, comme le cheval ou le sanglier.

1. Nous nous sommes ici largement servi des documents que M. Maury a patiemment rassemblés dans son ouvrage : mais sans nous croire obligé d'accepter ses conclusions.

Les peuplades qui au IV^e siècle avant Jésus-Christ assiégèrent le Capitole, s'appelaient elles-mêmes Celta : mais les Germains les appelaient Valas et c'est d'après ce nom que les ont désignés tous les peuples. Les uns gardèrent le V ou le W initial dont ils firent Valois, Valais, Valaques, Wallons, Wœlsh, Wales, et d'autres remplacèrent cette lettre par un G. Aujourd'hui, de Wales nous avons fait Galles ; de Vala les Romains avaient tiré le même mot, mais en lui donnant la terminaison latine dont ils avaient besoin



La stèle de Strasbourg.

pour le décliner et l'incorporer à leur langue. Dès lors le jeu de mot traditionnel nous apparaît dans sa simplicité quelque peu béotienne. C'est absolument comme si nous trouvions spirituel, à notre époque, de représenter le shah de Perse par l'animal que le hasard a fait son homonyme, et de renouveler la plaisanterie chaque jour sans nous lasser. Cette familiarité quelque peu ironique ne passerait pas pour le geste d'un ami, et il serait possible que l'idée romaine ne fût pas non plus fort obligeante. Les auteurs latins reconnaissent que les compatriotes de Vercingétorix étaient braves ; mais, cette concession faite, ils les déclarent bruyants, querelleurs, bavards et vantards. N'est-ce pas précisément l'opinion inconsciente que nous avons nous-mêmes du coq ? Son nom vient du sanscrit kac, crier ; on appelait jadis coquebert ou coquebin un sot impertinent : un coq de village est une sorte d'important ridicule et prétentieux : coqueter, coquetterie, sont autant

de dérivés du même mot auquel semble toujours s'attacher un sens de fatuité et d'inanité bruyante. De plus, nous avons un motif grave d'attribuer à ce calembour une portée satyrique, c'est qu'il fut d'abord inventé et ensuite remis en vogue par nos ennemis.

Chez les Romains, il était si bien consacré par l'usage que, pour avoir vu un coq sur l'épaule de Vitellius, les devins prophétisèrent la mort de l'empereur sous les coups d'un Gaulois. Cette prédiction dut naturellement être arrangée après coup, mais n'en est pas moins significative.

Nous savons encore par Spon, célèbre archéologue lyonnais du xvii^e siècle, qu'un nommé Eros, affranchi de Lucius Afranius, était venu avec sa femme Rocilla de Tarascon à Narbonne, alors port de mer, pour y fonder une hôtellerie, et il avait pris pour enseigne « Gallo Gallinaceo » ; ce qui veut dire « au coq Gaulois » ou « au Gaulois coq », c'est-à-dire à lête de coq. Puis la plaisanterie subit une éclipse au moyen âge. Lorsque le latin vint à disparaître comme langue populaire, le nom de Galli perdit entièrement sa vogue, excepté pour les érudits. Mais ceux-ci nous le conservèrent, inventèrent même au xv^e siècle pour le traduire le mot nouveau de « Gaulois », et ce fut alors seulement que prit naissance un calembour franco-latin forcément inconnu de nos premiers ancêtres.

La première gravure rappelant la vieille plaisanterie romaine parut au xvi^e siècle et nous arriva également de l'étranger. Par allusion à la paix de Crespy, l'aigle impériale y tient en ses serres un misérable petit coq dont toutes les plumes se dispersent sous l'étreinte, et qui rend un flot de sang mêlé de fleurs de lys.

Sous Henri II, un officier des impériaux se vanta présomptueusement qu'il passerait sur le ventre de la cavalerie française et fit faire en sa cornette l'image d'un coq qu'un renard emportait. Pauvre renard ! Par opposition au coq il représenta souvent l'étranger ; mais ici, sur le fanion de Wolfgang, il semble figurer la finesse teutonne.

D'autres œuvres de moindre importance virent le jour

aussi sous Henri III et sous Louis XIII. Tantôt la France y est représentée par une femme accompagnée d'un coq, tantôt on voit, par une allusion plaisante à la superstition du moyen âge, le lion espagnol fuyant au chant du coq.

Au frontispice de l'histoire des guerres civiles de France était dessinée une troupe de combattants, et sur leur drapeau des coqs se déchiraient entre eux pendant que, dans un coin, se gaudissait le renard étranger.

Tous ces sujets ne constituent qu'un rébus facile et déjà connu. Le coq y remplit tout au plus quelquefois le rôle d'attribut, mais il est loin d'être encore ce qu'on nomme un emblème ; et ce sont là des nuances qu'il est indispensable d'observer si l'on ne veut pas être de ceux que Monseigneur Crosnier accuse de ne savoir pas lire l'idiome des symboles.

Sous Louis XIV il semble que la perpétuelle répétition de la même plaisanterie lui ait acquis une sorte de droit à la vie et lui ait valu la consécration officielle. L'époque était fort à la mythologie, elle abusait de l'allégorie jusqu'à la fadeur et s'empara avec enthousiasme du coq gaulois. On peut l'appeler ainsi cette fois : c'est bien lui ; l'être imaginaire, né d'un sarcasme romain tenace au point de n'être plus risible, et qui depuis douze ou treize siècles sollicitait patiemment sa place au soleil. Il parut sur les vignettes officielles, orna les papiers fiscaux. Tantôt en pied, tantôt en buste, on le vit au milieu des rinceaux. Une gravure de Lebrun le place sur le timon du char royal. Son corps emplumé sert de volutes à une colonne de la galerie des glaces. Il figure au Louvre ainsi qu'aux Invalides et, sur le manuscrit des campagnes de Louis XIV, revient presque à chaque page.

Cette fois la signification du coq s'est modifiée. Non pas qu'il soit encore l'emblème de la France ; car il n'est pas dans ses armes et n'a pas paru sur l'écusson officiel ; mais il tend peu à peu à figurer les Français d'une part, tandis que la fleur de lys désigne le trône d'autre part, et cette signification, d'abord presque insensible, ne fera que

s'accroître toujours sous Louis XV et surtout sous Louis XVI, jusqu'à devenir franchement révolutionnaire.

La guerre d'Amérique inspire des dessins nombreux où figure le coq. Son image représente nettement le peuple sur les médailles frappées après la prise de la Bastille et, sous l'influence des sociétés secrètes qui l'ont adoptée, elle prend un sens populaire et antiroyal. On l'emploie sur des papiers administratifs, sur les brevets d'officier de la garde nationale. La Commune de Paris offre des médailles à l'effigie du coq « aux braves du 14 Juillet. » Tantôt l'oiseau porte dans ses griffes des bonnets de liberté, tantôt il surmonte de ses éperons audacieux le globe royal aux fleurs de lys. Il est entouré d'inscriptions populaires, trône sur les affiches des rues, accompagne les proclamations ampoulées. Sa présence est indispensable sur des gravures comme « La patrie appelant ses enfants », ou « La chute des aristocrates », ou « La philopatrie ». Enfin, en 1792, il apparaît sur les monnaies et, sous la première République, devient avec les faisceaux un des nombreux emblèmes officiels.

Au milieu de son triomphe, le coq se juge mieux. Tenu à moins de discrétion, il laisse plus aisément deviner la main qui l'a poussé au pinacle, et des Républiques accompagnées de son image l'associent volontiers à l'équerre maçonnique. Il chante un air de victoire auprès de Marat, orne souvent les poignées de sabres des sans-culottes, et surmonte aussi l'épée de cérémonie que portent les généraux de la république.

Quelle qu'ait été sa carrière politique, cet emblème s'est purifié sur les champs de bataille. Il fut à Jemmapes et à Valmy. Sous le Directoire, plusieurs demi-brigades le portèrent dessiné en grand sur le fond de leurs drapeaux fantaisistes et, sous le Consulat, il prit une vogue générale. Mais bientôt l'aigle impériale le heurta dans son vol, et plana seul au-dessus de l'horizon. Le coq fut plongé dans l'oubli, et il semble avoir presque disparu jusqu'au jour où l'invasion ramena son image sur les caricatures insolentes

de l'étranger. Ce fut un court triomphe ; car la Restauration de nouveau lui coupa les ailes.

Signe révolutionnaire alors, le coq gaulois reparut en 1830. C'est de cette époque que date véritablement son existence comme emblème national. Il représente en même temps la nation et son gouvernement et, pour la première fois remplaçant les fleurs de lys, il figure réellement au centre d'un écu les armes de la France.

C'est cette consécration d'un sens nouveau qu'un pamphlétaire légitimiste, mais irrespectueux, célébra par ce quatrain :

Un coq, grattant dans un fumier,
Y trouva Louis-Philippe premier.
Le bon roi, par reconnaissance,
En fit les armes de la France.

Après une nouvelle éclipse sous le second Empire, le coq, devenu peu à peu un emblème non seulement populaire mais républicain, eut la fortune que l'on sait. Avec l'arrivée de ses fidèles au pouvoir il perdit toute signification révolutionnaire et, par un singulier retour des choses d'ici-bas, il représenta bientôt les partis modérés en face de l'œillet rouge et de l'églantine, comme l'avait fait déjà la *Marseillaise* en face de la *Carmagnole*.

Ainsi se justifie la division que nous avons maintenue entre les deux coqs. L'un dut être créé au moyen d'une sorte d'adoption religieuse sur un terrain qu'avait préparé la tradition : l'autre est le fruit d'un sobriquet inventé par les Romains. L'un, planant au haut des airs, semble se réfugier loin du monde en un symbolisme abstrait, tandis que l'autre, voltigeant près du sol, frôle de ses plumes nos misères humaines. On ne saurait les confondre : ils n'ont ni la même origine, ni la même signification, ni la même apparence, et la preuve malheureuse en est qu'ils se sont souvent fait la guerre, pendant que le renard étranger souriait joyeusement à l'écart.

GUYNEMER.